

Le Tigre de William Blake

*Principes et ingrédients
du roman policier et noir*

« Collection des Littératures »

Directrice de collection

Marie BLAISE

Cette collection publie des recueils d'articles ou des monographies consacrées aux études littéraires ainsi qu'aux liens que la littérature entretient avec les grands domaines de la pensée et des arts. Elle comprend trois séries :

- *Le Centaure*. « Dans la fierté de mes forces libres, j'errais, m'étendant de toutes parts dans ces déserts. » (Maurice DE GUÉRIN)

La série *Le Centaure* propose des travaux d'histoire et de théorie de la littérature. Elle est ouverte au questionnement interdisciplinaire et à toutes les orientations critiques et méthodologiques dès lors qu'il est question de littérature, des formes et des visées qui lui sont propres. Le conseil scientifique du *Centaure* est constitué de membres représentatifs de la diversité des équipes de recherche en littérature de l'université Paul-Valéry Montpellier 3 et de chercheurs internationaux.

- *Imprimatur* se consacre à l'édition ou à la traduction de textes rares, du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle ; chaque texte édité est accompagné d'un appareil critique, philologique et historique.
- *Le Spectateur européen/The European Spectator* est une série bilingue (français/anglais), avec comité de lecture, qui accueille, d'une part, des études portant sur des faits culturels, nationaux et internationaux, propres au XVIII^e siècle, envisagés principalement sous l'angle de la circulation des idées et des formes en Europe, et, d'autre part, des travaux interrogeant le phénomène des Lumières en tant que tel.

« Collection des Littératures »

Série *Le Centaure*

Jean ROUDAUT

Le Tigre de William Blake

*Principes et ingrédients
du roman policier et noir*

Lettre-préface de Michel BUTOR

2016

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LA MÉDITERRANÉE

Illustration de couverture : *Forêts*, Madère, juillet 2016. Photographie
de Marie BLAISE.

Mots-clés : Dashiell Hammett, mal, roman noir, roman policier,
William Blake.

Tous droits réservés, PULM, 2016.

ISBN 978-2-36781-203-8

Lettre à Jean Roudaut sur les romans policiers

Mon cher Jean

Nous avons l'un et l'autre, je crois, lu beaucoup de romans policiers ; j'en lis ou relis encore, mais je ne crois pas que ce soient les mêmes. En effet, il est certaines régions de cet immense continent qui me sont presque étrangères et que vous devez bien connaître. Ainsi j'ai peu lu les romans de langue française. Bien sûr, j'ai jeté un coup d'œil sur quelques échantillons de certains maîtres, Simenon, ou Léo Malet ; mais un élément essentiel pour mon plaisir est la langue anglaise, même s'il m'arrive de me rejeter sur des traductions quand je n'ai pas d'originaux à ma portée. Je n'ai jamais essayé de lire un roman policier en allemand ou en espagnol. Il y en a sûrement. Donc l'anglais ; pourtant, cela ne me suffit pas. Il ne me viendrait plus à l'idée de lire des romans de la « série noire », alors que je vous imagine les pratiquer et y découvrir des profondeurs.

Certainement, ce qui me rebute, c'est que le personnage du détective, du « privé » auquel je m'identifie, doit toujours y passer par des épreuves physiques : il est tabassé, enfermé, blessé, risquant toujours la mort. Je ne suis pas masochiste de cette façon. Baudelaire parle du plaisir que l'on éprouve à voir couler son propre sang ; cela m'est tout à fait étranger. Je suis non seulement timide, mais peureux ; je n'ai aucun courage physique. Dans les cours de récréation, j'évitais les jeux brutaux et restais dans mon coin en méditation tant que

je n'avais pas trouvé quelqu'un avec qui parler, raconter des histoires ou réfléchir comment améliorer l'ordre des choses.

Il arrive quelques déboires à Sherlock Holmes, mais comment imaginer rouées de coups les stars de la détection chez les grandes anglaises du siècle précédent, Hercule Poirot, Miss Marple chez Agatha Christie, Lord Peter Wimsey chez Dorothy Sayers, ou leurs correspondants chez Margery Allingham, Josephine Tey ou tant d'autres ? Non ; il faut un meurtre évidemment, — je ne connais qu'un seul exemple de roman policier sans meurtre, c'est le Gaudy night de Dorothy Sayers, « la nuit de liesse » qui se passe à Oxford et où il est remplacé par le massacre d'un manuscrit universitaire —, un meurtre ou plusieurs, le premier déclenchant souvent tout un chapelet d'autres en échos, de la violence donc, mais la plus correcte possible, du sang, mais le moins possible, plutôt le poison que les armes à feu, et si l'on ne peut vraiment se passer de celles-ci, qu'elles soient aussi précises et délicates que possible.

Tout cela est très féminin, même s'il y a des maîtres masculins à l'époque d'entre les deux guerres, par exemple Carter Dickson alias John Dickson Carr. L'auteur de romans policiers, comme ses héros, aime les déguisements et les pseudonymes.

Mais la violence atténuée, distinguée, déguisée, n'en est pas moins la violence ; et c'est elle qui est à l'origine de tout le processus de l'enquête, qui va mener à la découverte de la vérité. Avant le meurtre, tout se passait bien, au moins en apparence. Soudain il y a déchirure et mystère ; il ne faut pas que l'on sache qui est l'auteur du crime. Si, dans certaine série télévisée américaine, Colombo, on sait dès l'abord qui est ce coupable, et l'on assiste à la construction délibérée d'un mensonge, d'une illusion, l'intérêt vient de la façon dont le détective va réussir à démonter ce théâtre, donc à éliminer le meurtrier qui va disparaître dans la lumière, en général en découvrant quelque détail à quoi le savant manipulateur n'avait pas pensé.

Le meurtre est un point d'interrogation : les choses ne sont pas ce que l'on croit. La tache de sang est un trou noir, une blessure qu'il s'agit de cicatriser. Mais lorsque le meurtrier est

enfin découvert, l'on ne revient pas à l'état précédent perturbé. Car l'enquête fait découvrir, autour du mensonge central, un fourmillement d'autres mensonges. Parmi les invités de ce château du Yorkshire, presque aucun n'est ce qu'il paraît être. Que de demi-frères, d'héritiers inconnus, de vengeances ruminées pendant des années! Que de squelettes dans les placards! C'est ainsi que les soupçons vont s'égarer d'un personnage à l'autre. En faisant tourner ses variantes, le récit démasque chacun à son tour. À cet égard, il est vain de tenter de rivaliser avec le limier pour résoudre l'énigme avant lui. Toujours l'auteur lui fournit au dernier moment quelque donnée fondamentale qu'il nous a cachée.

À la fin on s'aperçoit que tout le monde a menti et que, si le meurtre n'avait pas eu lieu, personne ne s'en serait douté. Nous vivions dans une heureuse ignorance, dans un brouillard qui cachait tout. L'Angleterre, pays du smog, était ainsi la patrie de ce genre littéraire. De l'autre côté de l'Atlantique, ce sera le fog de Los Angeles. La langue étrangère fournit une brume qui excuse notre incompetence.

Le détective rétablit la vérité en découvrant les ruses du coupable, aidé parfois par des hasards complices; la lumière revient, un rayon de soleil passe entre les nuages; mais le meurtrier, qui n'aurait pu profiter de ses méfaits que si tout le reste demeurait caché, n'est en fait que l'incarnation de tout ce mal, de tout ce mensonge. Lorsqu'il passe à l'acte, il déclenche un processus de purification dont il espère confusément qu'il restera incomplet. Lorsque sa passion fondamentale est la vengeance, son propre crime est la réponse à un crime plus ancien, ce qui fait qu'il peut y avoir des coupables sympathiques. Parfois le meurtrier s'est livré lui-même à une enquête pour découvrir sa victime. Il préfigure le détective qui va l'éliminer.

Le meurtrier est donc une victime expiatoire, le détective un sacrificateur. Certains coupables l'étaient déjà. On comprend alors que dans telles branches de ce domaine, le détective doive souffrir lui aussi, nous faire participer à sa souffrance. Il est lui-même une victime, parce qu'il est lui-même un coupable

qui ne peut survivre que s'il fait éclater la vérité par une expiation. Ainsi, même Hercule Poirot terminera sa carrière par un suicide.

Le détective fait apparaître un autre monde sous les apparences desquelles nous nous laissons prendre. Il met au jour sa face cachée. Vous pensiez connaître Londres, il n'en est rien. Avec le temps qui passe, l'Angleterre de l'entre deux guerres devient aussi exotique que celle de la reine Victoria chez Anne Perry, ou celle du lointain Moyen Âge auquel nous convie Ellis Peters. Le roman policier devient un roman historique. Avec Robert van Gulik, le voici roman sinologique. Avec Tony Hillermann et Arthur Upfield, vient le roman ethnographique. Ayant moi-même vécu un peu au Nouveau-Mexique et en Australie, je retrouve, depuis mon séjour de la France actuelle, deux mondes que j'ai approchés.

Je me fais un sang d'encre. Il y a de quoi. Si je n'éprouve aucun plaisir à voir couler mon propre sang, je suis assez heureux de voir les pages se noircir après d'interminables enquêtes dans le supplice expiatoire de l'écriture.

Cher détective, délivrez-moi de mon brouillard. Il neige sur Lucinges. Tout est blanc, merveilleusement, dangereusement, traîtreusement blanc, comme une page vierge sur laquelle vont se dessiner les caractères sauveurs.

Votre Michel BUTOR